

Études littéraires africaines

BIRMINGHAM (David), *Histoire de l'Angola de 1820 à nos jours*. Trad. de Gérard Siary. Paris : Chandeigne, coll. Bibliothèque Lusitane, 2019, 309 p. – ISBN 978-2-36732-160-8



Fabrice Schurmans

Numéro 50, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076048ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076048ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schurmans, F. (2020). Compte rendu de [BIRMINGHAM (David), *Histoire de l'Angola de 1820 à nos jours*. Trad. de Gérard Siary. Paris : Chandeigne, coll. Bibliothèque Lusitane, 2019, 309 p. – ISBN 978-2-36732-160-8]. *Études littéraires africaines*, (50), 225–228. <https://doi.org/10.7202/1076048ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

BIRMINGHAM (David), *Histoire de l'Angola de 1820 à nos jours*. Trad. de Gérard Siary. Paris : Chandeigne, coll. Bibliothèque Lusitane, 2019, 309 p. – ISBN 978-2-36732-160-8.

En 2008, René Pélissier, spécialiste de l'Angola et des mondes africains lusophones, publiait dans *Politique africaine* (n°110) une chronique bibliographique intitulée « Angola : plongées dans une mer d'encre ». Le pays a en effet fait l'objet de nombreuses études, aussi bien en anglais qu'en espagnol et en portugais. En français, outre les ouvrages déjà anciens de Pélissier, le lecteur a accès aux travaux d'Arlindo Barbeitos (L'Harmattan, 2008), de Christine Messiant (Karthala, 2008) et de Jean-Michael Mabeko-Tali (L'Harmattan, 2005), ainsi qu'aux articles de Catarina Madeira Santos (*Annales*, 2005 et 2009). La traduction du livre de David Birmingham vient utilement compléter ces travaux critiques de qualité mais dispersés. *Le terminus a quo*, 1820, est pertinent. Avec l'indépendance du Brésil en 1822, le Portugal perd beaucoup, tant du point de vue économique que symbolique : l'Angola va prendre la place de ce territoire dans l'imaginaire politique du pays. *Histoire de l'Angola* est découpé en neuf chapitres, suivis d'une section à propos de l'actualité et d'une annexe (« Le facteur Cadbury de l'histoire angolaise ») abordant la question du travail obligatoire à partir de la mission menée par William Cadbury en 1908. Une chronologie, une bibliographie choisie (les titres essentiels y figurent) et un index ferment le livre. On regrettera l'absence de notes empêchant le lecteur d'articuler les chapitres à la bibliographie en question.

Longtemps cantonnée à quelques comptoirs sur la côte, la présence portugaise met des dizaines d'années à s'imposer dans le reste du pays. À partir de la fin du XIX^e siècle, l'exploitation du territoire suivra en partie l'exemple de l'État Indépendant du Congo : une économie d'extraction fondée sur le travail obligatoire. À ce sujet, D. Birmingham rejoint les observations d'Elikia M'Bokolo à propos du Congo léopoldien. La question de la main-d'œuvre se pose après l'interdiction du commerce d'esclaves dans l'Atlantique. Le Portugal suit ici la Grande-Bretagne avec retard, puisque Lisbonne n'interdit le transport d'esclaves qu'en 1836 et la possession d'esclaves dans les colonies lusitaines en 1875. Sur place, on remplace le travail servile par un substitut guère plus avantageux, les travailleurs sous contrat (*serviçais*). « Dans la pratique, durant tout le XIX^e siècle, ces formes modifiées d'esclavage demeurent omniprésentes en Angola » (p. 24).

Sous la pression de Londres, le Portugal détourne les routes lucratives du commerce d'êtres humains pour les recomposer localement. Le développement de l'économie de plantation à Sao Tomé et Príncipe est ainsi dû en grande partie à l'importation de milliers de travailleurs esclaves angolais. D. Birmingham rappelle ici une spécificité de l'Angola par rapport aux colonies voisines : si le secteur privé est massivement présent en Rhodésie

et dans les deux Congo, il se développe plus lentement dans la colonie portugaise.

La base de la future conquête de l'intérieur se situe à Luanda, fondée en 1576. Pepetela, écrivain angolais souvent cité par l'auteur (malheureusement peu traduit en français), a brossé un portrait saisissant de la ville au milieu du XVII^e siècle dans *La Glorieuse Famille : le temps des Flamands*. D. Birmingham fonde quant à lui sa description de Luanda au XIX^e sur deux récits de voyages, l'un de Mary Kingsley (1899), dont on ne trouve pas trace dans la bibliographie, et l'autre de Georg Tams (1840), médecin hambourgeois. Ces deux témoignages donnent à voir la composition sociale de la future capitale, son rôle de premier plan dans le commerce avec l'intérieur, ainsi que l'émergence d'une classe possédante métisse qui a fait sienne la langue portugaise. « Certains Africains éduqués de Luanda appartiennent à "l'aristocratie" créole, composée de descendants de familles dont certaines remontent jusqu'au XVII^e siècle » (p. 61). Ils trouvent à s'employer comme administrateurs coloniaux, officiers ou enseignants.

Le troisième chapitre raconte la conquête de l'arrière-pays à partir du témoignage de L. Magyar, commerçant originaire de Budapest. David Birmingham reprend le fil rouge de la main-d'œuvre servile pour décrire le processus : caravanes d'esclaves, de porteurs (ivoire et caoutchouc vers la côte, produits manufacturés et alcool en sens inverse), travailleurs-forçats dans les plantations (apparition de l'industrie caféière dans le centre nord). Le dernier quart du XIX^e siècle est aussi marqué par les tensions avec les colonies voisines. Les accords signés à Berlin règlent la question de l'occupation des rives du Congo. L'Angola y gagne l'enclave de Cabinda, où l'on découvrira d'importantes réserves de pétrole au siècle suivant. La conférence de Berlin favorise aussi l'arrivée de nouveaux acteurs, dont la *Baptist Missionary Society* qui s'établit dans les colonies belge et portugaise avec des conséquences durables pour le futur de l'Angola. « Le centre urbain de la mission sera Kinshasa, au Congo belge, où de nombreux Angolais, en quête d'emploi et d'éducation, émigrent dans la première moitié du XX^e siècle » (p. 92). Les Angolais francophones joueront un rôle économique non négligeable dans le Nord du pays après l'indépendance.

Dans le Sud, Benguela constitue l'autre centre actif de la présence portugaise. D. Birmingham y consacre son quatrième chapitre et met en évidence les trois circuits économiques principaux qui font vivre cette colonie autonome (fondée en 1617) et son *hinterland* : le commerce de l'ivoire, celui du caoutchouc et l'exportation d'esclaves vers Sao Tomé et Príncipe. Une circulation régulière de marchandises (rhum, sel, armes de Liège et Birmingham) vers les royaumes de l'intérieur contredit l'opinion, commune chez les Européens, d'une *terra incognita* fermée au monde extérieur. L'historien renvoie encore à Pepetela dont le roman historique *Yaka* rend bien compte du contexte local au XIX^e siècle.

Entretemps, à Lisbonne, on rêve de reconstituer un empire qui s'étendrait de l'Atlantique à l'océan Indien. Londres refuse et impose, en 1890,

un ultimatum à son plus vieil allié. Le cinquième chapitre décrit ce moment où « sonne le glas de l'ordre colonial ancien », le Portugal risquant même de voir l'Angola démembré au profit de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne. Si l'on veut saisir au mieux les évolutions de la colonie, difficile de faire l'impasse sur l'évolution politique du Portugal. À partir de la fin du XIX^e et jusqu'à l'indépendance de la colonie (1975), il faudra donc compléter la lecture par celle de l'ouvrage de Yves Léonard publié dans la même collection en 2016 : l'auteur y montre que, pour Salazar, la grandeur du Portugal doit s'incarner dans un empire colonial dont l'Angola constitue la pièce maîtresse. Au cours du XX^e siècle, les autorités portugaises évincent les anciennes élites métisses de Luanda et de l'intérieur au profit de nouveaux arrivants blancs. Les créoles lusophones « sentent que les tenants du racisme victorien endémique écrasent leur statut » (p. 141). L'idéologie lusotropicale promue par l'État Nouveau (1933-1974) afin de montrer le visage humain du colonialisme portugais ne résiste pas à l'analyse. D. Birmingham renvoie aux romans de Castro Soromenho (Mozambicain d'origine indienne) et de Ralph Delgado (fils d'un commissaire colonial dans l'ancien royaume de Bihé) pour restituer la réalité des relations interraciales dans les années 1930.

Reconstituer les origines, le déroulement et l'issue d'une longue guerre coloniale (1961-1974), impliquant de multiples acteurs, tient de la gageure. D. Birmingham y parvient toutefois dans un sixième chapitre aussi dense que bien structuré. Le Portugal neutre sort de la Seconde Guerre mondiale en relativement bonne posture, même s'il reste un pays pauvre. En Angola, les autorités profitent de la demande mondiale en café pour en relancer la culture. Si la qualité n'est pas toujours au rendez-vous, les quantités produites augmentent régulièrement jusqu'à représenter 200 000 tonnes par an entre 1945 et 1975. La culture caféière se développe dans le Nord de la colonie. Les patrons blancs importent de la main-d'œuvre venue des hauts-plateaux du Sud. « Ces étrangers ovimbundus sont bien sûr très mal appréciés par les habitants du nord-Kongo, qui ont perdu terre et autonomie économique » (p. 47). Cette main-d'œuvre se plaint également de la déportation intérieure et d'un environnement difficile. Des centaines de milliers d'Angolais travaillent encore dans des conditions proches de l'esclavage à la fin des années 1940 et au début des années 1950. Travail forcé, conditions de vie précaires dans les plantations de coton et de café et famine poussent les populations à la révolte, puis à l'insurrection. L'indépendance, obtenue en novembre 1975, est minée par les conflits entre les trois principaux mouvements de libération, ainsi que par la présence d'acteurs extérieurs (URSS, Cuba vs Afrique du Sud, Congo et États-Unis) qui s'affrontent dans le contexte de la Guerre froide. L'Angola restera pendant une quinzaine d'années un des points de friction entre les blocs. L'historien rappelle que la défaite de l'Afrique du Sud face aux Cubains lors de la bataille de Cuito Cuanavale à la fin des années 1980 fragilise le régime de l'*apartheid* et ouvre la voie à l'indépendance de la Namibie.

Il rend ensuite compte des difficultés qu'a le MPLA à gérer l'État dans un environnement marqué par les tensions entre la capitale et les provinces, entre les classes les plus pauvres réfugiées à Luanda et l'élite urbaine. La tentative de coup d'État de mai 1977 met à jour les frustrations des laissés-pour-compte de l'indépendance. La terrible répression qui s'en suit étouffe toute possibilité d'opposition. D. Birmingham y voit l'origine de la transformation d'un mouvement de masse en un parti au service exclusif d'une élite prédatrice. Un roman de Pepetela, *Predadores*, mentionné dans la bibliographie, en décrit avec pertinence l'émergence. La perpétuation de la guerre dans les années 1980, la malédiction du pétrole et l'accaparement du pouvoir expliquent en grande partie la dégradation continue des institutions et des infrastructures. La guerre civile entre le MPLA et l'UNITA (implantée dans le Sud), qui s'opposent pour la détention du pouvoir et des richesses, ne prendra fin qu'en 2002. Les deux derniers chapitres balayent l'histoire postcoloniale violente du pays et dépeignent l'ingéniosité d'une population civile malmenée mais capable de survivre malgré tout. D. Birmingham consacre ainsi des pages fortes aux femmes qui, tant en ville qu'à la campagne, ont permis à l'Angola de tenir debout.

Somme toute, il s'agit d'un ouvrage accessible, autorisant une meilleure compréhension de l'histoire moderne du pays. On regrettera un premier chapitre (« La fabrique d'une colonie ») décousu, accumulant les faits, et qui aurait mieux servi son propos en tant qu'introduction. Quant à l'annexe, n'étant pas annoncée au départ, elle laisse dans un premier temps le lecteur dépourvu, même s'il perçoit la pertinence de son contenu. La force d'*Histoire de l'Angola* tient, entre autres, à la connaissance que l'auteur a des sources premières et secondaires ainsi que des acteurs et du terrain. Il faut reconnaître à D. Birmingham une remarquable capacité de synthèse à propos de certains sujets complexes. Ainsi réussit-il à broser une histoire critique des mouvements de libération, alors même que les versions des témoins et des acteurs évoluent et se contredisent au cours du temps. Ce sont les archives de la police politique portugaise qui ont été les plus utiles pour écrire l'histoire des mouvements en question. Ses procès-verbaux permettent de suivre l'évolution idéologique des acteurs mieux que les archives, inexistantes ou incomplètes, des mouvements eux-mêmes. Remarquons enfin que D. Birmingham s'adosse à l'historiographie brésilienne, notamment au travail de Marcelo Bittencourt, *Estamos juntos : o MPLA e a luta anticolonial* (2008). Le chercheur brésilien, qui a travaillé à partir des archives et d'une série d'entretiens, donne un portrait nuancé du MPLA, démontrant en quoi ce parti est historiquement divisé en tendances opposées.

Fabrice SCHURMANS